

REVUE D'ASSYRIOLOGIE ET D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

REVUE TRIMESTRIELLE PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

G. CONTENAU

CONSERVATEUR EN CHEF HONORAIRE
DES MUSÉES DE FRANCE

E. DHORME

MEMBRE DE L'INSTITUT
PROF. HON. AU COLLÈGE DE FRANCE

AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Secrétaire de Rédaction : M. LAMBERT

N° 4 XLVIII^e VOLUME 1954

SOMMAIRE

La coiffure féminine en Mésopotamie, des origines
à la I^{re} dynastie de Babylone (*suite*),
par Agnès SPYCKET.

Beiträge zur Kenntnis der Beschwörungsserie
Namburbi,
par Erich EBELING.

Études ourartéennes,
par M. DE TSERETHELI.

Nécrologie.

Brève communication (Maurice LAMBERT : *Epi-
graphie présargonique (IX)*).

Le XXIII^e Congrès international des orientalistes
(Agnès SPYCKET).

Bibliographie (Marcel COHEN : *L'écriture* [M. LAM-
BERT]. — Gian-Battista ROGGIA : *Le Religioni
dell' oriente antico, Le Religioni dell' umanità*
[M. LAMBERT]. — J. FRIEDRICH : *Hethitisches
Wörterbuch ; kurgefasste kritische Sammlung der
Deutungen hethitischer Wörter* [E. LAROCHE]. —
L. MATOUŠ : *Zaklady akkadské gramatiky* (Fon-
dements de la grammaire akkadienne) [Madeleine
DAVID]).

Notes bibliographiques (Agnès SPYCKET).



PRESSES UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

ÉTUDES OURARTÉENNES¹

PAR M. DE TSERETHELI

V. L'INSCRIPTION DE MEHER-KAPUSSY (suite)

COMMENTAIRES

6. L. 7 : *a*. — ^{MU}SIN = II, 10 : ^{MU}Si-e-la-ar-di-e (dat.) « à la divinité de la lune ». Ainsi nous avons le nom ourartéen de la lune : *šclardi* (voir là-dessus FRIEDRICH : *Orientalia*, IX [1940], p. 218), mais il est impossible d'indiquer avec certitude le sexe de cette divinité. — Il y aurait à penser tout de même au gr. *σελήνη*, dial. *σελάνα*, *σελάνα* (fém.) « lune », comme aussi au gr. *ἥλιος* (masc.), lat. *sol*, etc. [indo-europ. **sāuel*], par rapport à l'our. *Šiuini* (voir E. BOISACQ : *Dict. étym. de la langue grecque*, pp. 858, resp. 321).
- b*. — BE-LI^{PL} « aux armes » ou « pour les armes » (de Haldi). A ce mot assyrien (au pl.) correspond l'our. *ú-ri-ni-e-li* « les armes ». Voir là-dessus Kél. our. l. 8 = assyr. l. 8, et comm. 2.
7. L. 9 : *a*. — ILU *a-lu-še ú-ru-li-li ú-e-ši-ú-a-li* « à la divinité qui fait croître (ou : porter) les fruits ». — *ú-ru-li-li* est le pl. de *uruli-* « fruit ». C'est bien ce mot que nous avons dans les formules d'imprécation : *arhi-uruliani*, où *arhi* signifie très probablement « corps » (all. « Leib ») et *uruliani* est l'abstrait (ou le collectif) formé de *uruli-*. Comme *uruli-* signifie aussi très probablement assyr. *inbu* « fruit », *arhi-uruliani* correspondrait bien exactement à l'assyr. *nannabu* « fruit du ventre, du corps » (all. « Leibesfrucht »), « postérité ».
- b*. — *ú-e-ši-ú-a-li*, var. II, 14 : [*ú-e*]-*ši-a-li* : le verbe trans. *úeši-ú-* paraît correspondre approximativement à l'assyr. *bašū* III₁ litt. « faire être », « faire exister », puis « faire naître », « faire croître »², etc. — Dans *uešiaali* nous avons la forme verbale complète du présent de la 3^e p. sg. *uešia-a-* + *-li* suffixe objectif du pl., qui est identique à la forme du prétérit avec *-u-a-(i)-*, mais qui se change habituellement dans le présent en forme avec *-a-(i)-* : *ú-e-ši-a-li* = *ueši-a* + *li* (suff. obj. du pl.). Voir là-dessus FRIEDRICH : *ArOr* III [1931], pp. 270-271, l. 8 : *a-lu-še* ^{MATU}*Bi-a-i-ni-li nu-ul-du-a-li* « qui gouverne le pays de Biaina³ » (litt. des Biaiens). Ici aussi *nu-ul-du-a-li* prés. est identique avec le prétérit *nu-ul-du-a-li* (« qui a gouverné » + suff. obj. du pl.), mais tandis que la forme du prétérit reste inchangeable, la forme du présent peut devenir **nu-ul-di-a-li* (comme *ueši-u-a-li* > *ueši-a-li*). — Mais ici se pose pour nous de nouveau la question de la structure de la forme verbale transitive ourartéenne, que j'ai cru être jusqu'à présent active. LEHMANN-

1. Voir RA 48, p. 67.

2. *ueši-* est apparenté sûrement avec *ú-e-ši-[ia-ni]* et *ú-e-ši-ia-ú-k[e]* du CICH, 149, pl. XXXIX, face 20, resp. 29, mais nous n'y insistons pas ici, car nous comptons d'étudier ce texte plus tard.

3. FRIEDRICH traduit : « der das Land Biaina erweitert (?) hat », car il a pris le présent pour le prétérit. Pour *nu-ul-du-* voir Sid.-Topz. our. 29 : *nu-ul-du-ú-li* = ass. 27 : *ir-ti-i* « j'ai gouverné (le pays des Biaiens) », — prétérit de la 1^{re} p. du sg. + *-li* suff. objectif.

HAUPT a proposé déjà en 1900 de voir la structure passive dans le prétérit du verbe transitif ourartéen, comme dans celui, p. ex., du géorgien (*Sitz.-Ber. königl.-preuss. Ak. Wiss.*, Berlin, XXIX [1900], p. 633, n. 2) et FRIEDRICH partagea ensuite cette opinion (*Caucasica*, VII [1931], p. 74 ; *Einführung* [1933], §§ 50, 82, etc.). J'ai exprimé mes doutes sur cette théorie (*RA* 31 [1934], pp. 34-37 ; *ibid.* 33 [1936], pp. 129-132). En effet, malgré la structure passive de l'aoriste géorgien et des formes qui en sont dérivées (la structure du présent géorgien et des formes qui en sont dérivées est active), il y a tant de différences entre le verbe géorgien et le verbe ourartéen en général que leur comparaison ne nous donne absolument rien pour la compréhension du verbe ourartéen. On peut bien trouver quelques similitudes de formes grammaticales dans toutes les langues sans qu'elles puissent nous aider dans l'analyse satisfaisante de l'une ou de l'autre. C'est en examinant de nouveau les formes verbales ourartéennes elles-mêmes que j'ai pu arriver à certains résultats : ils me permettent de considérer que la question de leur structure peut être tranchée, en partant d'un certain point. Les résultats acquis après cet examen confirment la théorie de LEHMANN-HAUPT et de FRIEDRICH et s'accordent aussi avec les avis de GÖRZE sur les formes verbales passives ourartéennes (*RHA*, fasc. 24, 1936) à bien des points, sans que, naturellement, mes avis soient toujours identiques avec les leurs.

Prenons pour point de départ la formule d'imprécation : Kel. our. 35/36 : ¹¹⁰Hal-di-še ki-li-bi qi-ù-ra-a-e-di ku-lu-di-i-e = assyr. 36 : ¹¹⁰Hal-di-e zēr-šú ina muḫḫi qaqqari^{ri} lu-ḫal-liq « puisse Ḫaldi supprimer (ou : exterminer) sa semence sur la terre » ; *ibid.* our. 40/41 : ¹¹⁰Hal-di-iš ¹¹⁰Te(i)šeba-še ¹¹⁰Šiuini-še ¹¹⁰ILU^{pl.}-še ¹¹⁰Ar-di-ni ZERU SUMU qi-ra-e-di ku-lu-di = assyr. 40-42 : ¹¹⁰Hal-di-e ¹¹⁰Adad ¹¹⁰Šamaš-ma ilāni^{pl.}-ni šá ¹¹⁰Mu-ša-šir šum-šú zēr-šú ina muḫḫi qaqqari^{ri} lu-ḫal-liq-ú « puissent Ḫaldi, Adad, Šamaš et les dieux de la ville d'Ardini resp. de Mušāšir exterminer son nom (et) sa semence sur la terre ». Ici la forme verbale ourartéen *kuludi* /e est rendue en assyrien par la forme verbale active (en subj.), de même en français, etc. Mais *kuludi* /e est sans aucun doute la forme passive de *kulu-du-* comme *nipsi-d-i* (de *nipsi-du-*), *urpu-e*, *'al-i*, *ari-d-e* (de *ari-du-*), etc. (voir ci-dessus com. à la l. 3, b et à la l. 4), et l'indice du sujet -še, -š, ne peut être, par conséquent, jamais considéré comme tel (voir là-dessus FRIEDRICH : *Einführung*, §§ 50, 55, etc.), mais il doit être bien l'indice signifiant « par », « chez », mis après un cas oblique, jamais direct. Les vrais sujets dans ces formules d'imprécation sont *zilibi* et *SUMU* (our. *lini*) et le verbe *kuludi* /e avec ses sujets doit être traduit exactement : « (sa) semence (et son) nom puisse (resp. puissent) être exterminé(s) par Ḫaldi resp. par Ḫaldi, Te(i)šeba, Šiuini (et) les dieux de la ville d'Ardini », etc. La même forme passive du verbe nous avons dans une autre formule d'imprécation : p. ex., *CIch* 21, pl. XIII : ²⁰lú-r[i-ni]-ni ¹¹⁰Hal-di-še ¹¹⁰ADAD-še ¹¹⁰SAMAS-še ²¹ILU^{pl.}-še ma-[a-ni] ¹¹⁰SAMAS-ni pi-i-ni ²²me-i ar-ḫi-ú-ru-lí-a-ni me-i ²³i-na-a-i-ni me-i na-a-ra-a ²⁴a-ú-i-e ú-[lu]-lí-e « de (cet) homme, Ḫaldi, ADAD, ŠAMAS (et) les dieux qui existent (litt. « en existence ») puissent anéantir (litt. « liquider ») litt. le jour de la vie et la postérité, de lui-même et de (sa) tribu » (litt. « peuple, race »).

Les Assyriens auraient rendu our. *aii* /e *ululi* /e par une forme verbale active, et nous procédons de même, mais, en réalité, *ululi* /e est une forme passive de *ulu-lu-* « faire aller », « faire, devenir », « faire se convertir », comme *kuludi* /e (de *kulu-du-*) cité au-dessus, etc. Alors la formule serait à traduire exactement : « de (cet) homme le jour de la vie et la postérité, de lui-même et de (sa) tribu, puissent être liquidés par Ḫaldi, ADAD, ŠAMAS (et) les dieux qui existent ». — Ensuite, il faut en conclure forcément que toutes les formes verbales ourartéennes transitives, dont les soi-disant sujets sont pourvus de l'indice -še, -š, ont la structure passive : *ie-še ḫa-u-u-bi* (prét.) « j'ai conquis », litt. « (a été) conquis + par moi + il », **ḫa-u-a-ni* > *ḫa-u-ni* (prét. 3^e p. sg.) « il a conquis », litt. « (a été) conquis + par lui + il », *ḫa-a-i-lu* < **ḫa-u-a-i-lu* (prét. 3^e p. pl.) « ils ont conquis », litt. « (a été) conquis + par eux », etc. ; *li-a-bi* < **li-u-a-bi* (prés.) « je dis », litt. « se dit + (par moi [l'indice de la personne agissante est disparu]) + il », *li-a-ni* < **li-u-a-ni* (prés. 3^e p. sg.) « il dit », litt. « se dit + (par lui) + il », *li-a-i-ti* < **li-u-a-i-ti* (prés. 3^e p. pl.) « ils disent », litt. « se dit + par eux », etc. Les suffixes dits « objectifs » apparaissent

alors comme vrais suffixes subjectifs : *nu-ul-du-u-li* (prét.) « je les ai gouvernés », litt. « gouverné + (par moi) + ils » (*a-lu-še*)... *nu-ul-du-a-li*, prêt. « qui les a gouverné », litt. « gouverné + (par qui) + ils », et prés. « qui les gouverne », litt. « (étant) gouverné + (par qui) + ils ». La même forme, employée aussi pour le prés., est *hu-a-li* : *CICH* 53, pl. XLII, et 54, pl. LI, l. 8 : *a-lu-š[e]* *hu-a-li a-ú-i-e-i* « quiconque les portera (= jettera) à l'eau », litt. « (sera) porté + par qui + ils » (c'est-à-dire *pa-ha-n[i-li]*¹ de la l. 7) ; (*ILU^{pl}-še*)... *ar-lu-ni* (< **ar-i-tu-ni*) « ils (les dieux) l'ont donné », litt. « donné + par eux (= les dieux) + il » ; (*ILU^{pl}-še*)... *ar-lu-li* (< **ar-i-lu-li*) « ils (les dieux) les ont donnés », litt. « donné + par eux (= les dieux) + ils », etc. ; *aš-u-la-bi* (plus-que-parf. de *aš-u-lu-*) « j'avais pillé », litt. « (ayant été) pillé + (par moi) + il » ; *aš-u-la-ni* « il avait pillé », litt. « (ayant été) pillé + (par lui) + il » ; (*SARRU^{pl}-še*) *ha-ia-la-ni* (de *haia-lu-*) « (les rois) l'avaient apporté », litt. « (ayant été) apporté + (par les rois) + il » ; *ha-ši-al-me* (< **ha-ši-a-la-me*, de *ha-ši-a-lu-*) « on m'avait chargé », litt. « il m'avait été transféré (par...) », c'est-à-dire « j'avais été chargé » (voir Ts : *NHI*, F, 4, etc.) ; (*ILU^{pl}-še*)... *u-ši-di-la-li-ni*² (*CICH* 80, pl. XX, ll. 10/11) « (les dieux) ... l'avaient donné en partage », litt. « (par les dieux)... + (m')avait été donné en partage + par eux + il », etc. — Les formes avec *-li/e* que nous trouvons dans les formules d'imprécation et dont le « sujet » se termine en *-še* : *a-lu-še lu-li-(i-e)* « quiconque change, changera », litt. « est, sera changé par quiconque », etc., sont aussi des formes passives dont le sujet n'est que sujet logique, et nullement sujet grammatical ; *lu-li/e* est la forme passive (de *lu-lu-*) avec *-i/e-*, et *le-li-* (de *le/li-lu-* « mettre »), *hu-li/e-* (de *hu-lu-* « porter »), *ha-šu-li/e-* (de *ha-šu-lu-* « faire emporter »), etc., sont autant d'autres.

Mais il faut supposer que toutes ces formes verbales passives, avec leurs sujets logiques se terminant en *-še*, étaient *senties* par les Ourartéens comme actives transitives³, et on les rendait en assyrien, en effet, par les formes actives, comme nous le faisons aujourd'hui en traduisant les textes ourartéens en une langue indo-européenne quelconque. — Les formes du verbe intransitif, p. ex., du verbe de mouvement, avec la caractéristique *-a-*, paraissent confirmer ce qui est exposé ci-dessus : *nu-na-bi* « il est venu » apparaît : *nu-na + bi* « venu » il », et ce *-bi* du verbe intransitif paraît être le même *-bi* que nous avons dans le trans. *hau-(u)-bi* litt. « (a été) conquis + (par moi) + il » ; *nu-na-(a)-li* « ils sont venus » = *nu-na + li*, et le trans. *ter-u-a-li* = *ter-u-a + li* litt. « (a été = ont été) mis + (par lui) + ils », où *-li* dans les deux formes verbales intransitives et transitives est le même suffixe du pl., suffixe subjectif. — L'indice du sujet des formes verbales intransitives est *-ni* (qui peut ne pas être repris par le génitif suivant) : *nu-na-bi Menua-ni*⁴ « Menua est venu », et ce *-ni* semble être le même que celui de la forme verbale transitive : *ha-u-ni* litt. « (a été) conquis + (par lui) + il ». Le même *-ni* apparaît comme l'indice du vrai sujet dans des formes du genre *ur-pu-(ú)-li-(i)-ni* « on doit immoler », litt. « (doit être) immolé + il », etc., que nous rencontrons souvent dans les textes.

Les racines avec l'élément *-l-*, sur lesquelles sont formées les formes passives ci-dessus mentionnées, existent en réalité, et c'est d'elles aussi que nous viennent les formes habituelles du genre *le-ru-lu-bi* « je l'ai laissé (en liberté) » (Ts : *NHI*, E, 53), *su-ú-i-du-lu-ú-bi* « je l'ai renversée (l'armée) » (assyri. *ušamqit*) (Ts : *NHI*, E, 10), *ba-ad-gu-lu-bi* « je l'ai (ou : les ai) saisi (ou : saisis) » (Ts : *NHI*, F, 27), etc. — A ces racines avec *-l-* sont parallèles les racines avec l'élément *-r-* comme, p. ex., *lú-ru-(ú)-bi* « je l'ai (ou : les ai) employé(s) » (Ts : *NHI*, G, 5, 11), etc. (probablement aussi *le-ru-* « mettre », *a-ru-* « donner », etc., appartiennent à ces racines avec *-r-*). Et

1. *pa-ha-ni-* n'a rien à faire avec *pa-hi-ni* « bœuf », « bétail cornu ». Il signifie, d'après les contextes, quelque chose apportée comme cadeau, présent, offrande, ou impôt, ou q. c. d. p.

2. *ušidila-li-ni* (de *uši-di-lu-*) et la 3^e p. du pl. du plus-que-parfait + suffixe *-ni* (sg.). *ušidila-li-li* serait la même forme + suffixe *-li* (pl.), litt. (par les dieux)... + avait été donné en partage + par eux + ils.

3. Le Géorgien *sent* aussi son aoriste et les formes qui en sont dérivées comme formes actives transitives, malgré leur structure passive et leurs sujets mis au cas oblique avec l'indice *-man* qui signifie « par lui », « chez lui ».

4. *Išpuini-hi-ni* ou *Išpuini-he/i* « fils d'Išpuini ».

c'est bien d'elles que les formes passives sont formées : *uš-lu-r-i* (comme *lu-l-i*, *le-l-i*, etc.) « je l'ai corrigé », litt. « il (a été) corrigé (par moi) », *ma-ku-ri* « je l'ai relevé » (« je l'ai fait se relever »), litt. « il (a été) relevé (par moi) », *ši-da-u-ri* (< **ši-di* + *a-gu-ri*) « je l'ai monté » (« je l'ai fait monter »), litt. « il (a été) monté (par moi, ou par lui) », etc. Ces formes d'apparence passive aussi étaient senties par les Ourartéens comme formes actives transitives (voir ci-dessous comm. 21 à la l. 28).

Mais par contre, les formes passives vraies avec la caractéristique *-a-* étaient senties par les Ourartéens comme telles et rendues en assyrien aussi par les formes passives : voir Kél. our. 22 : *le-ra-a-i-ni-li* = assyr. 20 : *šak-na-le* « mis », « déposés » (*ter-a-i-ni* = part. pass. avec *-ni* + l'indice du pl. *-li*) ; Sid.-Topz. our. 32 : *sal-maṭ-ṭi-ni ḥa-ra-ri le-ra-gi* (< **le-ra-i*) = assyr. 30/31 : *ba-la-ṭu šū-ul-mu iš-ša-ki-nu* « la prospérité (et) la paix s'établirent », litt. « furent établis » (our. sg.) ; Ts : *NHI*, C, 55 : ... [*ḥa-ra-ri le-ra-i-e*] « ... la paix s'établit » ; *ibid.*, E, 54 : *ḤURĀṢU lū-a-gi* (< **lū-a-i/e*) « (d')or tourné », etc. ; *CICH* 13, pl. IV-V, obs. 32/33 : *me-ri ip-ḥa-(a)-ri še-ir-li* est aussi probablement à traduire : litt. « le nombre (*iphari*), du butin (pl. *šeir-li*) fut fait (*me-r-i*). (*i-p-ḥari*, part. pass. subst. venant évidemment de *ip-ḥu-ru-*) » (voir comm. 16 à la l. 22).

Enfin, nous avons une forme, avec *-u-*, qui correspond approximativement à l'assyrien permansif : *manu-* (prédicatif) « (qui) est, était, sera » (pour tous les temps) : sg. *a-gu-nu-ū-ni ma-nu* « qui était fortifiée (la ville) » (Ts., *NHI*, A, 16/17) ; pl. *a-gu-nu-ni-li ma-nu-li* « qui étaient fortifiés (les palais) » (*ibid.*, l. 7), etc. (pour le sg. *ma-nu-ni*, voir ci-dessous, comm. 25 à la l. 31 e). De ce *manu-li* pl. il faut distinguer *manu-li* qui est formé de **manu-lu-* et signifie « qui est, était, sera » : *SARRU a-li i-si i-ku-ka-ni-e-di-ni ala-ū-e* (idéogr. *GAR-ū-e*) *ma-nu-li-e* « tout roi qui sera après moi comme souverain » (Nik : *Erivan*, II, 2/3), etc. — De **manu-ru-* est formé *manu-ri* (pass.) « (qui est, était, sera) entretenu », etc. Sid.-Topz. our. 21 : ^{AMĒLU}*NISU*^{PL} ^{ĀLU}*Ar-di-ni ma-nu-ri* = assyr. 20 : ^{AMĒLU}*nīše*^{PL} *ina lib-bi* ^{ĀLU}*Mu-ša-šir a-lū-pur-(ma)* « les habitants de la ville d'Arđini (resp. dans la ville de Muṣašir) je nourris (ou : j'ai entretenus) », etc. Ici la forme passive ourartéenne est rendue en assyrien par la forme active (*a-lū-pur*), mais si les formes *-r-i* ourartéennes avaient pour sujet logique le cas oblique avec *-še*, nous n'en avons pas de témoignage direct. *CICH* 10, pl. XLII : ^{MĒLU}*1š-pu-ū-i-ni-iš* ^{MĒLU}*Sar₅-dur₆-ḥi-ni-še BĪTU i-ni ši-di-ši-lū-ni i-nu-ki ba-du-si-ni ū-i gi-e-i ši-da-gu-ri* « Išpuni, fils de Sardur, a construit cette maison pour sa demeure et a fait monter (litt. [il y] a été monté) un puits (ou : source) » ne nous fournil pas ce témoignage non plus¹.

Görze pense que les formes *áš-du-* et *a-ṭu* qu'on trouve dans les textes sont peut-être les mêmes que *ma-nu-* (*RHA*, fasc. 24, p. 267, n. 4) ; il a parfaitement raison : ^{MĀTU}*Aššur ḥu-ra-di-i-e* ^{MĀTU}*e-ba-ni-ū-ki áš-du* signifie litt. « mon pays fut occupé par les troupes (our. sg.) du pays d'Aššur » ; Ts. : *NHI*, B, 58 : *i-nu-ka-ni-e-din na-ḥi-di-ni a-ṭu*, litt. « après cela dans le pays natal (= patrie ?) resté » ; *ibid.*, D, 53 : *i-nu-ka-ni-e-din ebanim^{mi} a-ṭu*, litt. « après cela dans le pays resté » (comp. assyr. *ina māti* dans le pays [resté]) ; *ibid.*, E, 56/57 : *i-nu-ka-a-ni-e-di-ni... ḥa-ra-ri a-ṭu*, litt. « après cela... (et) la paix était (= s'établit) » ; *ibid.*, C, 28 : *a-ū-i-e-ku-i ku-ul-me-e ma-ni-du*, litt. « et (où) une mer de richesses fut amassée » (litt. « mise en existence ») (voir *ibid.*, pp. 45/46, comm. à la l. 28). — C'est de cette base avec *-u-* que se forme, par l'addition de l'indice *-še*, le soi-disant « infinitif » ourartéen : *ma-nu-še* « être », *a-ru-še* « donner », etc. (voir *RA* 33, p. 124 ; et pour les noms abstraits et collectifs avec *-še*, *RA* 32, p. 60 sq.), qui peuvent signifier aussi subst. « l'être », « le don », etc.

Il nous reste encore à répondre à la question : comment exprimait-on en ourartéen le sujet agissant des formes verbales purement passives ? Deux textes nous permettent de donner une

1. Le sujet logique de *ḥa-si-al-me* (voir Ts. : *NHI*, E, 7, 47 ; F, 4, etc.) *ILU*^{PL} (litt. « il m'avait été transféré par les dieux) n'est pas non plus pourvu de *-še*. Peut-on expliquer cela par le fait que le scribe omettait parfois cet indice (voir *CICH* 53 et 54, pl. XLVII et LI, l. 13, etc.) comme aussi l'indice du pl. ?

réponse à prendre au moins en considération : *CICH* 81 (= SAYCE, XXV et XXXI, 3) : ¹¹⁰*Hal-di-i-ni-ni uš-ma-a-ši-i-ni* ^{2m}*Me-nu-a-še* ^m*Iš-pu-ù-i-ni-ḫi-ni-še* ³ⁱ⁻ⁿⁱ *BITU bar-zu-di-[i]-bi-i-du-ni* ^{4za-a-du-ù-ni} ^m*Me-nu-ù-a-i* ^{5BITU}*[bar-zu]-di-i-bi-i-[du]-ni* *ti-i-ni* ^{6m}*Me-i-nu-ù-a-ni i-a-i-e* « avec l'aide du dieu ḫaldi Menua, fils d'Išpuini, a construit (litt. fait) cette maison de péage (?). « Maison de péage (?) de Menua » (est son) nom. Mise en (bon) état² par Menua » ; NIK. : *Erivan*, 7-9 : *a-lu-ki-e bi-di-i*, ^m*Ar-giš-li-ni* ¹¹⁰*Sar₅-du-ri-ni*, *gu-bu-uš-la-li*³ « qui (our. sg. pour le pl. : palais, source, etc.) tous avaient été créés par Argišli (et) Sarduri ». D'après cela, on pourrait penser que le sujet agissant en question était rendu en ourartéen par l'ablatif avec l'indice *ni* (*Argišli-ni*, *Sarduri-ni*).

Ainsi nous arrivons à la conclusion que toutes les formes verbales ourartéennes sont de structure passive, au sens passif ou médial. Elles sont établies sur le participe passif qui se termine en *-u-a-i/e*, abrégé et changé phonétiquement en *-u-*, *-u-a-*, *-a-i-*, *-a-*, *-i/e*. Par ex. : *ma-ni-d-u-* (perm. « amassé ») ; *le-ra-i-(ni)* < **ter-[u]-a-i-(ni)* (part. pass. « mis », « déposé ») ; *su-lu-uš-la-i-bi* < **su-lu-uš-l-[u]-a-i-bi* > *su-lu-uš-la-bi*, *su-lu-uš-li-bi* (méd.-pass. prêt., 3^e p. sg. « il se prosterna ») ; *nu-na-bi* < **nu-n-[u]-a-bi* (intr. prêt., 3^e p. sg. « il est venu ») ; *lu-l-i/e* (pass. prés.-fut. « est, sera changé ») ; *uš-lu-r-i* (pass. prêt. « fut corrigé ») ; *ḫa-u-u-bi* < **ḫa-u-[a-i]-u-bi* (trans. prêt., 1^{re} p. sg., litt. « il fut conquis par moi ») ; **ḫa-u-[a-i]-a-ni* > *ḫa-o-ni*, écrit *ḫa-u-(u)-ni* (3^e p. sg. de la même forme, litt. « il fut conquis par lui ») ; *ḫa-u-a-li* < **ḫa-u-[a-i]-a-li* (3^e p. pl. de la même forme + *-li* suffixe du pl., objectif logique = subjectif, litt. « ils furent conquis par lui ») ; *ḫa-a-i-tu* < **ḫa-[u]-a-i-tu* (3^e p. pl. de la même forme, litt. « il fut conquis par eux ») ; *ti-a-bi*, *ti-ia-bi* < **ti-[u-a-i]-a-bi*, *ti-[u-a]-i-a-bi*⁴ (prés. trans., 1^{re} p. sg., litt. « (il est) dit [par moi] + il ») ; *ti-a-ni*, *ti-ia-ni* < **ti-[u-a-i]-a-ni*⁵ (prés. trans., 3^e p. sg., litt. « (il est) dit [par lui] + il ») ; *ši-a-li* < **ši-[u-a-i]-a + li* > *ši-u-a-li* (prés. trans., 3^e p. sg. + *-li* pl., suffixe obj. logique = subj., litt. « porté + [par lui] + ils ») ; *ti-(i)a-i-li* < **ti-[u]-a-i-li* (prés. trans., 3^e p. pl., litt. « (il est) dit par eux ») ; aussi *aš-u-l-a-* (« qui avait été pillé »), *ḫa-ia-l-a-* (« qui avait été apporté »), etc.

Je reconnais que ce n'est là qu'une tentative d'explication de la structure du verbe ourartéen (voir sur ce sujet DE TSERETHELI : *NHI* [Anhang], 1928 ; FRIEDRICH : *Caucas*. [1931], pp. 53 sq. ; *Einführung* [1933], pp. 5 sq. ; DE TSERETHELI : *RA* 33 [1936], p. 92 sq.). Nous sommes encore très loin d'avoir analysé complètement et correctement ce verbe. Non seulement toutes les formes verbales ourartéennes ne nous sont pas connues, mais nous ne savons pas encore définitivement quels sont les vrais indices des temps, des sujets agissants dans la 1^{re} et 3^e p. du sg. du verbe fini transitif, etc. Qu'il soit réservé aux autres chercheurs de résoudre ces problèmes, et aussi tant d'autres concernant cette langue étrange qu'est l'ourartéen.

8. L. 12 : *a*. — ¹¹⁰*Ar-ni-i-e* « à la divinité Arni ». — La signification du mot our. *arni-*, nous la connaissons par Sid.-Topz. our. 4 = ass. 4 : *dum/nqu* « grâce ». Cela se voit aussi du

1. Non *i a-i-e* de *CICH*.

2. Cf. NIK., XXIV, pl. XI, ll 4-5 : *qi-ra-ni ši-ra-ba-e ma-nu, ù-i a-i-ni-i iš-ti-ni a-i-u-ri* « le terrain était ensemencé (?) (ou : labouré (?)) et tout (= litt. « chaque chose ») y était mis en (bon) état », où *a-i-u-ri* (pass. *-r-i*) est le verbe de la même racine que *i-a-i-e* (< *a-i-e*) (pass.).

3. *gu-bu-uš-la-li* est 3^e p. du pl. pass. de *gu-bu-uš-lu-* (comp. *ši-di-iš-lu-* « construire ») < **ši-di-uš-lu-*. D'après le contexte, on peut tenir *gu-bu-uš-la-li* difficilement pour une forme verbale intransitive comme *uš-la-li* (« ils allèrent, ils marchèrent »).

4. Cf. Sid.-Topz. our. 26/27 : *ù-i gu-nu-ù-[uš]* [*NU*] *di-ra-si-ia-bi* = assyr. 25/26 : *la a-d[i]-r[u]* [*lú-q*] *u-un-tú* litt. « et + l'opposition + n'est pas redoutée + (par moi) + elle » resp. « qui ne redoute pas l'opposition ».

5. Cf. *CICH*, 149, pl. XXXIX, face ²⁸*a-lu-uš-me* [*u-bar-du-ni-ni*] ²⁹*ù-bar-a-du-ù-ia-a-n[i]*, etc., « celui qui me fixe le destin », etc. (litt. « par celui que le destin m'est fixé », etc., prés. 3^e p. sg. trans.) ; *ibid.*, rev. 35 : [*ù-i gu-ù-nu-ù-[uš]*] [*a-ni-[a ?]*] *di-e-ra-si-i-ia-n[i]* « et (qui) ne redoute pas l'opposition » (litt. « et + l'opposition + n'est pas redoutée + (par lui) + elle ». — ([*a-ni-[a]*] est plus que probable, *NU* étant sûrement dans le texte de Sid.-Topz. our., l. 27, mais non ici, comme j'ai supposé *RA* 45, p. 198, 9).

passage suivant : Ts. : *NHI*, F, 1/2 : *ka-ma-a-ni ARĤU-ni [I] U₄-ME ar-nu-ni* ^{AMĒLU} *hu-ra-di-ni-lī ū-e-lī-du-bi* « dans un mois de bon augure (litt. « bon »), dans un jour propice, je rassemblai les troupes », où l'adj. *ar-nu-* signifie assyr. *damqu* et d'où nous gagnons un autre mot ourartéen : *ka-ma-ni-* qui est le même mot que *ka-am-ni-* des autres textes (voir p. ex. *CICH*, 13, pl. IV-V, face 40) et signifie assyr. *īābu* « bon ». — Ainsi la divinité ourartéenne ^{LU} *Arni* n'est que « la divinité de la grâce », qui correspond à la divinité assyrienne ou babylonienne ^{LU} *Damqu* (DEIMEL : *Panth. babyl.*, 3076 et 3077 : ^š *šag₆*), litt. « divinité gracieuse ».

- b. — ^{LU} *Hal-di-ni i-ni-ri-a-ši-e* « pour la divinité de Ĥaldi ». *-i-ni-ri-(a)-še* (nom abstrait) = assyr. *ilātu* « divinité », formé de *iniri-* « dieu », « déesse » (voir *RA* 45, p. 6, 1).
- c. — ^{LU} *Hal-di-ni al-su-i-ši-e* « pour la grandeur de Ĥaldi ». De l'adjectif our. *alsu-(i)-* = assyr. *rabā* « grand » (connu depuis longtemps) est formé le nom abstrait *alsu(i)-še* « grandeur » (= assyr. *rabātu*).
9. L. 13 : ^{LU} *Hal-di-ni di-ru-ši-i-e* « pour la majesté de Ĥaldi ». Sid.-Topz. our. 12 : *di-ru-ni* = assyr. 11 : *pal-ḫiš* « craignant (les dieux) » resp. « pieusement » nous donne l'adjectif : our. *di-ru-ni* = assyr. *pāliḫu*, *palḫu* « craignant (les dieux) », « pieux ». Le verbe *di(e)ra-si-* « craindre » (Sid.-Topz. our. 27 = assyr. 25) contient la même racine (*dir-*). De *dir-* est formé le nom abstrait *diru-še* qui correspondrait exactement à l'assy. *puluḫtu* « crainte », « respect », etc., et aussi « majesté ».
10. L. 15 : ^{LU} *Hal-di-ni da-ši-i-e* « pour le(s) présent(s) (d'alliance) de Ĥaldi ». Pour our. *da-še* = assyr. *qalrū* (= *kalrū*) « présent (d'alliance) », voir KÉL. our. 11 (*da-a-še-e*) = assyr. 10 (*qa-at-ru-*) et le comm. à ces lignes.
11. L. 17 : a. — ^{LU} *Hal-di-ni ar-ni-i-e* « pour la grâce de Ĥaldi » (voir ci-dessus, comm. 9 à la l. 15).
- b. — ^{LU} *Hal-di-ni uš-ma-ši-e* « pour le soutien de Ĥaldi ». *ušma-še* « aide, soutien, puissance » (= ass. *lukullu*) est connu depuis longtemps (voir sur ce sujet *RA* 45, p. 197, 7).
- c. — ^{LU} *Hal-di-ni-ni su-si-ni* « pour la maison (= temple) de Ĥaldi ». Il nous semble que le mot ourartéen pour « maison, temple » est *susi*. En effet, nous avons *CICH*, pl. LIX : ^m *Me-i-nu-ū-a-še* ^m *Iš-pu-ū-i-ni-e-ḫi-ni-še i-ni BĪTU za-a-du-ū-ni* ; *ibid.*, pl. XLII : ^m *Iš-pu-ū-i-ni-i-še* ^{mmu} *SarV-du-ū-ri-e-ḫi-ni-e-še i-ni BĪTU-e za-a-du-ū-ni* ; *ibid.*, 66, pl. LX, ll. 2-3 : ^m *Me-nu-a-še* ^m *Iš-pu-ū-i-ni-e-ḫi-ni-še i-ni su-si ši-di-iš-tū-[ni]* ; *ibid.*, 64/65, pl. LV et LIX, ll. 2-3 : ^m *Me-i-nu-ū-a-še* ^m *Iš-pu-ū-i-ni-e-ḫi-ni-e-še i-ni su-si-e ši-(i)-di-iš-tū-ū-ni*, etc. On voit ici que les rois ont « fait » resp. « construit » BĪTU, BĪTU-e, *su-si*, *su-si-e*, d'où on peut conclure que BĪTU-e = *su-si-e*, par conséquent BĪTU = *susi* « maison », « temple ». Le sens des contextes nous permet bien cette conclusion. — BĪTU-a-še, de là our. *aše* = assyr. *bīlu* est une erreur. Nous avons déjà cité FRIEDRICH qui a montré que dans les textes cunéiformes les mots écrits phonétiquement ne sont pas en général pourvus des déterminatifs de la même signification (avec quelques exceptions : voir KÉL. comm. à la l. 3, n. 2) et qu'il ne peut pas être autrement en ourartéen (*ArOr* IV [1932], pp. 55 sq.). Mais alors que signifie ^{mmu} *a-še* ? que signifie *a-še* ? J'attribuais à ^{mmu} *a-še*, *a-še* la signification « vaisselle » (Ts. : *NHI*, p. 56, 55) ; LEHMANN-HAUPT (après SAYCE) croyait que ^{mmu} *a-še*, *a-še* signifiait « maison, temple » (*CICH*, Textband 2, col. 131 sq.), et FRIEDRICH (*op. cit.*) attribue au mot la signification « bouclier », parce qu'on trouve *a-še* dans les inscriptions sur les boucliers : *i-ni a-še* ^m *Ru-sa-a-še* ^m *E-ri-me-na-ḫi-ni-še uš-tū-ni* (*ZA* 7 [1892], pp. 265 sq.), etc. LEHMANN-HAUPT traduit : « Diesen Tempel hat Rusas, Sohn des Erimenas, erbaut », et FRIEDRICH (*op. cit.*, p. 58) : « Diesen Schild hat Rusa, der Erimenasohn, dargebracht », etc.

Je crois maintenant que *a-še* n'a rien à faire ni avec la « vaisselle », ni avec la « maison », ni avec le « bouclier ». En effet, j'ai conjecturé déjà (*RA* 33 [1936], p. 142, IV) que : *a-še* est le pronom *a-* (assy. *manman*) + *še*, indice du sujet logique du verbe transitif : « quiconque, quelqu'un » : *a-še* ^{isu} *ul-di le-sū-li-e* « (si) quelqu'un », ou « (quand) on fait (resp. « fera ») le vin », etc.

(CICH 56, pl. XIX, 24, etc.). De ce même *a-* est formé le nom abstrait *a-(i)-še-(e)* = assyr. *mimma* « quelque chose », « toute chose », « possession », etc. Cela nous fait penser que *a-še* > *a-i-še* = assyr. *namkūru*, *makkūru* « bien(s) » (voir Kél. our. 34 = ass. 35). De la même racine est formé évidemment aussi our. *a-(i)-ni* = assyr. *manman* « quelqu'un » et neutre : *mimma* « quelque chose ». Enfin, il semble que *a-še* signifie non seulement ass. *makkūru*, mais aussi ass. *udē* « objet(s) » (en général), et nous avons alors à traduire Ts. : NHI, 55 : IIM *a-še^{pl} ERŪ* « 2.000 objets de cuivre » (non « boucliers », etc.) ; de même *i-ni a-še* ^m*Ru-sa-a-še* ^m*E-ri-me-na-ḫi-ni-še uš-lū-ni* signifie : « cet objet Rusa, fils d'Erimena, a façonné »¹, etc. — D'après tout cela, *BĪTŪa-še* ne peut signifier que « maison des objets, magasin », et spécialement assyr. *bīt-makkāri* « trésorerie » (litt. « maison des biens, maison des finances »).

12. L. 18. Sont énumérés les sacrifices à offrir aux divinités de la terre (= plaine) et de la montagne : ^{MĀTU}*e-ba-ni-na-[ū-e]* *ILU* (sans indice du pl.), ^{SADŪ}*al-ga-ni-na-ū-e* *ILU*. Le mot *ebani-* « terre, plaine » est connu ; que *al-gani-* signifie « montagne », est prouvé par CICH 112, B₂, pl. XXVIII, l. 8 : *ku-tè-i-a-di pa-ri* ^{MĀTU}*Ašur-ni-ni* ^{SADŪ}*al-g[a-ni-ni]* « je me suis dirigé² vers³ la montagne d'Assyrie » (comp. Sid.-Topz. assyr. 17 : [*a-d*]i *sā-di-e* [*MĀTU*] *Aš-šur^{ki} lu-ū a-la-la-ka* = our. 17/18 : *ū-la-a-di...* [^{MĀTU}*Aš-šur* *SADŪ-e-di*] « je suis allé vers la montagne d'Assyrie »).
13. L. 19 : a. — ^{ILU}*šu-i-ni-na-ū-e* *ILU* « aux divinités des fleuves ». *šu-e-* (*šu-i-ni-*) signifie plutôt « fleuve, réservoir d'eau d'un fleuve », que « lac », etc. Nous rencontrons ce mot souvent dans les textes sans le déterminatif *ILU*, mais ici ce déterminatif ne doit pas nous déconcerter, car nous avons dans le panthéon assyro-babylonien ^{ILU}*Nāru* « dieu » ou « déesse du fleuve » (*Panth. babyl.* 2319). Our. ^{ILU}*šu-e* n'est ainsi que l'imitation de ^{ILU}*Nāru* assyro-babylonien, signifiant en même temps « fleuve » et « divinité du fleuve ». — *šu-e* signifie aussi « canal, fossé, eau, réservoir d'eau » en général : voir, p. ex. : CICH 145, pl. XXXVIII, 10/11 : *i-ū i-ni šu-e la-še-[e]* [*a*]-*ru-bi* « quand j'ai donné quantité de cette eau », etc. — De *šu-i-ni-* est formé le nom collectif *šu-i-ni-še* « système des fossés, fossés » (pl.), et de *šu-i-ni-še* l'adjectif *šu-i-ni-ši-ni-* « pourvu, entouré des fossés » : Ts. : NHI, E, 50/51 : ^{ALU}*Ḫa-at-pa-ni* *ĀLU ŠARRU-nu-si šu-i-ni-i-ši-ni ma-nu ha-ū-bi* « la ville Ḫalpa(ni), sa ville royale, qui était entourée des fossés, je conquis », etc.
- b. — [*ILU^{pl}*] *aṭ-ga-na-na-ū-e* « aux divinités de la consécration ». — Our. *aṭ-ga-na-(ni)* = ass. *eqūlu* (Kél. our. 16 = ass. 14). *aṭ-ga-na-na-ū-e* est formé du pl. *aṭ-ga-na-ni-li*. — Il s'agit probablement ici des dieux et des déesses qu'on invoquait pendant la consécration des offrandes, etc.
- c. — *ILU^{pl}* [*MĀTU* *šū*]-*ra-ū-e* « aux dieux du monde, de tous les pays », correspond à l'assyr. *ana ilāni ša kiššal mātāli*. *MĀTU šū-ra-ū-e* est formé du pl. *MĀTU šū-ri-li* (voir CICH 149, pl. XXXIX, obs. 30). Sur la photographie d'un texte (inscription d'Argišti, fils de Rusa), une sorte de variante du CICH, pl. XXXIX, on lit, l. 11 : *MĀTU. MĀTU^{pl}* au lieu de

1. *uš-lu-* signifie litt. « faire (quelque chose) droit, correctement, de là « façonner », aussi « corriger, infliger la correction », etc. Intrans. *uš-la-* signifie litt. « se mouvoir droit, se diriger », de là « aller, marcher ».

2. De la racine verbale *ḫu-* qui paraît signifier prim. « établir, placer », nous avons trans. *ku-ḫu-* (avec le même élément *ku-* que dans *ku-gu-*, etc.) = ass. *šūzuzu*, *šakānu*, etc. *ku-ḫu-ū-bi pa-a-ri-e* ^{MĀTU}*še-še-li-i-na-a* ^{ALU}*Zu-a-i-na-a* ^{ALU}*Ḫu-ḫa-a-i a-su-ni*, litt. « j'ai fait établir = j'ai pris la direction vers le pays de Šešetina (et) les portes (? ou : la région ?) de la ville de Zuaina (et) de la ville d'Uḫuba » (CICH 27, ll. 10/11). D'après cela, l'intr. *ku-tè-(i)-a-* doit signifier « s'établir », « se placer », « s'engager », etc. : *ku-tè-a-di pa-ri* ^{MĀTU}*Ba-ru-a-la-i-ni-a* « je me suis engagé dans la direction vers le pays de Baruatani » (Ts. : NHI, A, 5/6), etc. De cette même racine est *a-ḫu-perm.* (ass. *nazāzu* II₂) « établi », « resté », qui est employé au lieu de *le-ra-i-e* (de la même signification) : *ḫa-ra-ri a-ḫu* « la paix s'établit » (Ts. : NHI, E, 57) et [*ḫa-ra-ri le*]-*ra-i-e* = d^o (*ibid.*, C, 55).

3. *pari je* (qui vient probablement de *paru-* « prendre, apporter, amener », et qui correspond, semble-t-il, à l'ass. *larāšu*, verbe de mouvement trans. « diriger » et intr. « se diriger ») signifie « direction » (subst.), ass. *laršu*, *pari je* (adv.) ass. *ana larši*.

- MĀTU šū-ri-[e-li]* du *CICH*. Kél. our. 3 : [ŠARRU] *MĀTU šū-ra-a-ū-e* = assyr. 2 : [šar *kiššati*]. Voir, enfin, Ts. : *NHI*, G, 3 : *a-li ar-da-i-e-i-ni i-si-ū-se MĀTU šū-ra-a-ni-e-di-ni lū-ru-ū-bi* « ce que j'ai employé en totalité de forces militaires contre tous les pays, c'étaient (suit l'énumération de ces forces)¹. »
14. L. 20 : ^{11U}*Hal-di-ni ni-ri-bi-e* « pour l'argent (= trésor) du dieu Haldi » (voir Kél. comm. 3 à la l. 9).
15. L. 21 : *a*. — ^{11U}*A-ū-i-e* « à la divinité Aui ». *-aui-* signifie selon toute probabilité « eau »² (en général), « élément liquide ». Voir *CICH* 53/54, pl. XLII/LI, ll. 6-8 : *a-lu-se pa-ḥa-n[i-li] iš-li-ni-ni ši-ū-li a-li a-lu-se ḥu-a-li a-ū-i-e-i*, etc. « quiconque les offrandes (?)³

1. *ar-da-i-e-(i-ni)* signifie exactement gr. *δύναμις* « force (militaire) », venant de l'adjectif *ar-du-* « fort ». — *i-si-ū-se* est l'abstrait de *i-si-* « tout », « chaque », etc., connu. — *lū-ru-* correspond exactement à l'all. *ver-*, *auf-wenden* (de *lū* « tourner », all. « *wenden* » + *ru-*). — Voir *ibid.* 4/5 : *e-'a PIT-ḤALLU^{PL}-e-i e-'a AMĒLU A.GĪR^{11PL}-e-i* (= ass. ^{AMĒLU}*zuku*) *i-na-ni ar-da-i-e AMĒLU a-si^{PL}-na-ni-e-di-ni lū-ru-bi* « Cette force de cavalerie aussi bien que (*e-'a* — *e-'a*) d'infanterie j'ai employé comme (litt. pour) armée (litt. [mes] troupes) ». — Mais il paraît que nous avons encore une autre expression ourartéenne pour « force militaire », et c'est justement *šuri-* (sg. de *šū-ri-lī*) que nous rencontrons dans les textes écrit tantôt *šū-ri-*, tantôt *giš-šū-ri* et qui signifie selon toute probabilité « force militaire » : signifie donc aussi en assyrien *kiššū* « force », « puissance », et *kiššatu* non seulement « totalité », mais aussi « force », « puissance », etc. : voir Ts. : *NHI*, A, 1 : ^{11U}*Hal-di-ni-ni uš-la-bi ma-si-i-ni-e giš-šū-ri-e* litt. « la force (militaire) propre à Haldi (*masi-* pron. poss. de la 3^e p. sg.) marcha » et *CICH* 112, A 1, pl. XXVI, 9 : ^{11U}*Hal-di-ni šū-ri ku-ru-ni* « avec les puissantes troupes (litt. « puissantes forces militaires », our. sg.) de Haldi », *NUK.*, pl. XXIX, 1 : ^{11U}*Hal-di-ni uš-la-bi ma-si-ni šū-ri-e* litt. « de Haldi marcha la force militaire propre à lui », etc. — alternance constatée assez souvent pour supposer que *giš-* était le déterminatif mis devant *šū-ri* qu'on écrivait aussi sans ce déterminatif. On peut conjecturer alors que *šuri*, ^{giš}*šuri* (ou ^{iš}*šuri*) signifiait « arme » au sens militaire moderne (assyr. ^{giš}*kakku* (^{giš})*lukullu* « arme », « soutien », « puissance », etc.) « force militaire » (de différentes espèces d'armes). Un contexte intéressant pourrait peut-être confirmer cet avis : Ts. : *NHI*, F, 26-28 : *a-li AMĒLU NISU^{PL} giš-šur-gi-ni-ka-i-ni* (< ^{giš}*šur-i-ni-ka-i-ni*) *ku-lu 'aše ši-bi* (< **ši-i-bi* < **šī-a-bi*) *šā-lū-ni ŠADU^U š-ki-a-ni ŠADU^U Ba-am-ni ba-ad-gu-lu-bi za-āš-gu-bi a-lī pi ku-lu 'aše ši-i-bi* ^{11U}*Te(i)šeba-še ŠARĀPU-ni* « quant aux habitants, le reste (?) d'hommes, qui s'enfuit devant mes armes (et) se sauva dans la montagne d'Uškiani (et) dans la montagne de Baamni, je l'atteignis (et je le) massacrai, (et) quant au reste (?) d'âmes d'hommes (our. sg.), qui s'enfuit, le dieu Te(i)šeba le brûla ». Ici ^{giš}*šur-gi-ni-ka-i-ni* correspond exactement à l'assyrien. *ina pān kakke-ia, ši-bi* = ass. *ipparšid, ša-lu ŠADU* = ass. *šabātu šadā*, peut être aussi *ku-lu* = ass. *sīlēli*, etc. Des expressions pareilles à celles que nous avons dans ce texte ourartéen, nous en trouvons très souvent aussi dans les récits de guerre assyriens. — En ce qui concerne our. *pi-*, il signifie toujours « âme », dans tous les textes ourartéens, et n'a rien à faire avec la particule enclitique *-pi* qui n'existe pas. *-pi* = *-wi(-ui)* est une erreur de moi (dans *NHI*, p. 60). SAYCE, 63 et 64, I, 2-5 et II, 4-5 : (^{11U}*Sar^g-du-ri-e* ^m) *Ar-giš-li-ḥi-ni-e ul-gu-ši-i-ni-e ... [a]l-su-i-še-e... ar-ni uš-ma-še... pi sal-ma-aḥ-ḥi* signifie : « de Sarduri, fils d'Argišti, pour la longueur de (ses) jours... pour la grandeur... pour la faveur (de Haldi) pour le soutien... pour la vie » (litt. la vie de [son] âme = ass. *balāḥ napišli* [our. *pi-* = *napištu, salmaḥḥi* = *balāḥu*]); *CICH* 55, pl. LVII, obv. 8/9 : ^m*Me-nu-a pi-i a iš-li* « (de) l'âme et du cœur de Menua »; *CICH* 145, pl. XXXVIII, l. 33 : *a-lī pi a-bi-lī-ū-[e ?]*... « ce qu'il y avait en âmes (our. sg.) de plus » (voir Ts. : *NHI*, B., II, 24/26 : ^{MĀTU}*e-ba-a-ni MĀTU e-ba-ni-ū-ki-e-dī [a]-bi-lī-du-bi* « le pays j'ajoutai à mon pays » [ass. *māla ana māli-ia ulūr* ou *uriddi*]), etc.

2. Deviné par SAYCE (21-8 ; 44, 13-20, etc.). Il y a bien des mots ourartéens dont la signification a été devinée par les anciens déchiffreurs : ainsi, par ex., D. H. MÜLLER, *Aschrut-Darga*, p. 10 : *aḥqanaduni* « il a consacré », *luri-ni-* = *amēlu šuātu* (*ibid.*, p. 25) (après lui NIKOLSKI), *aluše ulieše tiuli* « quiconque autre dira » (*ibid.*, p. 23), etc. ; Stanislas GUYARD : *Mél. d'Assyr.* : *ḥuradinili uelidubi* « j'ai rassemblé (mes) guerriers » (p. 139), etc. ; MARR (*Arch. Exp.* 1916 g. v Van) : *inukaniedini* « après cela », etc. ; mais si on ne les cite pas à chaque occasion, cela ne veut pas dire qu'on méconnaît les services rendus par eux à la science.

3. Comme nous l'avons déjà dit ci-dessus, il ne faut pas identifier *paḥani-* avec ^{ALPU}*pa-ḥi-ni-* « bœuf », « bête cornue » (comme Pont fait GÖTZE et LEHMANN-HAUPT : voir *ZA N. F.* V [1929], p. 108, resp. *CICH* Textband 2, col. 142), mais il paraît signifier « offrande », « don » ou q. c. de p. Voir *CICH* 11, pl. II : ^{11U}*Hal-di-*

emportera d'ici (gr. ἀποφέρειν) ou bien quiconque les jettera dans l'eau », etc. ; dans les formules d'imprécation : *a-û-i-e û-lu-li-e* = litt. (puissent les dieux) « liquider, faire aller comme l'eau » (= « exterminer ») ; Ts. : *NHI*, G, 28 : *a-û-i-e-ku-i ku-ul-me-e ma-ni-du* litt. « et (où) une mer de richesses fut amassée » (pour *kulme* = probabl. assyr. *mešrā*, voir Ts. : *NHI*, p. 46) ; voir, enfin, *RT* XXIII, p. 146, l. 36 : *a-lu-še ME^{pl} hu-šû-li-e*, litt. « quiconque l'eau la (= la stèle avec l'inscription) fera porter » (= « quiconque la fera emporter par l'eau »), etc. — ^{11U}*A-û-i-e* doit signifier ainsi « à la divinité de l'élément liquide, = de l'eau ».

- b. — ^{11U}*A-i-a* « à la divinité Aïa ». Comme la divinité précédente et celle de « l'élément liquide », de l'eau, *Aïa* peut signifier, parallèlement à *Aui*, élément « terre », « continent sec ». On pense ici naturellement au mot grec *αἶα* « terre » qu'on ne considère plus comme doublet de *γῆα*. On a cherché en vain l'étymologie de *αἶα*, et on n'en a pu trouver une satisfaisante. Et la question se pose aussi pour *αἶα* : ce mot grec est-il un emprunt *asianique* ? En tout cas, on peut conjecturer : ^{11U}*A-i-a* « (à la) divinité de la terre (= chthonienne) ».
16. L. 22 : ^{11U}*Ip-ḫa-ri* « à la divinité *Iphari*. Il s'agit ici de la divinité (ou bien des divinités) de la conjuration, de l'évocation, de l'exorcisme, car *Ip-ḫa-ri* signifie « nombre » = ass. *mēnātu* « nombre » et en même temps « récitation ». Voir *CICH* 13, pl. IV/V, obv. 32/33, rev. 13 : *me-ri¹ ip-ḫa-(a)-ri² še-ir-li* « les butins furent » comptés, litt. « le nombre (*iphari*) des butins (*šeirli*) fut établi, constaté (*meri*). Nous observons aussi dans plusieurs langues que le mot de la même racine est employé pour « nombre », « compte » et « conte », « narration » : assyr. *mēnātū* « nombre », « récitation » de *manū* « compter » et « conter », « réciter » ; all. « Zahl » et « zählen », « erzählen », « Erzählung » ; fr. « compter », « conter », etc. — A noter, en outre, que le dieu *Marduk* babyl. était écrit aussi ^d*MES* (ou ^d*SIT*), *SIT* (sum. *ši-li*) signifiant ass. *me-nu-tu* (S^b 239) et *Marduk* (^d*MES* ou ^d*SIT*) étant un des dieux de la conjuration, de l'exorcisme : *bēl šipti*, *ša šipti* (*Panth. babyl.* 271 et 2141).
17. L. 23 : ^{11U}*Ar-di-i-e* « à la divinité *Ardi* ». Pour la signification du mot *ardi* voir *RA* 45 [1951], p. 199, 4. Le mot = assyr. *danānu*, *emāqu*. ^{11U}*Ardi* apparaît ainsi : « divinité de la force, de la puissance ». Elle correspondrait dans ce cas à l'ass.-bab. ^d*Ninurta* (dieu *Nin/murta* /u) ou à une autre divinité « de la force »¹. (Voir *Panth. babyl.* 615, 3 et S^b 2, 14 : *GIR* = *e-mu-qu*.)
18. L. 24 : ^{11U}*Ḫal-di-ni be-di-ni ILU^{pl} GIMRU be-di-ni ma-ni-ni*, litt. « par la parfaite (seigneurie) du dieu *Ḫaldi* (et) par la parfaite seigneurie de tous les dieux » (= « par la parfaite seigneurie de *Ḫaldi* et de tous les dieux »). — *ma-ni-* « seigneurie » était conjecturé par moi depuis longtemps (voir *RA* 32 [1935], p. 82, n. 1). Cette conjecture est confirmée maintenant : voir *Sid.-Topz.* our. 20/21 = ass. 19 : *te-ru-û-bi ma-a-ni-ni e-si-[ni]* [*ŠARRU*]-*tū-ḫi-ni* =

ni-ni uš-ma-a-ši-ni^{2m} *Iš-pu-û-i-ni-še a-li-e*^{3m11U} *Sar₅-du-ri-e-ḫi-ni-e-še*^{4m} *Me-nu-û-a-še*^m *Iš-pu-û-i-ni-e-ḫi-ni-še*^{5m} *I-nu-uš-pu-a*^m *Me-nu-û-a-ḫi-ni-še*^{611U} *Ḫal-di-e-i su-si-i-e ši-di-iš-tū-ni*^{711U} *Ḫal-di-ni-li BĀBU-li [ĒKALLU] ba-du-si-e*^{8ka-a-ni} ^{11U}*ḫu-uš-pa-a-ĀLU [BĀBU-li]-e*⁹ *ši-di-iš-tū-ni* *[e-ru-ni]* *pa-ḫa-a-ni-e*^{1011U} *Ḫal-di-ni bi-i-e-di-i-ni*^{1111U} *Ḫal-di-ni-[i-li] BĀBU-liz* *[bi-e-di-i]-ni*¹² *ma-a-ni-ni ul-gu-û-še*¹³ *al-su-i-še-e*^m *Iš-pu-û-i-ni-e*^{14m11U} *Sar₅-du-û-ri-e-ḫi-ni-e*^{15m} *Me-nu-û-a*^m *Iš-pu-û-i-ni-ḫi-ni-e*^{16m} *I-nu-uš-pu-û-a*^m *Me-nu-û-a-ḫi-ni-e* (restitué ainsi par moi) « avec le soutien de *Ḫaldi* (dit) ce qui suit *Išpuini*, fils de *Sarduri* : *Menua*, fils d'*Išpuini*, (et) *Inušpua*, fils de *Menua*, ont érigé (our. sg.) la maison de *Ḫaldi*. Les portes de *Ḫaldi* (et) le palais pour (leur) demeure devant les portes de la ville de *ḫušpa* ils ont érigé. Ils ont fixé les offrandes par la parfaite (seigneurie) de *Ḫaldi* (et) par la parfaite seigneurie des portes de *Ḫaldi* pour la (longue) vie (et) pour la grandeur d'*Išpuini*, fils de *Sarduri*, de *Menua*, fils d'*Išpuini* (et) d'*Inušpua*, fils de *Menua* ». D'après ce contexte *paḫani* = ^{11U}*paḫini* apparaît entièrement improbable.

1. *me-r-i* — formation passive de *me-ru-* (comp. *a-ru-* « donner », *le-ru-* « mettre », etc.), *ip-ḫa-r-i* — formation passive, employée comme substantif, de *ip-ḫu-ru-* (probabl. de *ip-ḫu-* « mettre en pièces », « briser » : voir *kél.* our. 38 = ass. 37).

2. Il est moins probable de supposer ici que our. *ardi-* = assyr. *kajamānātu*, *kellu* « fermé », « fidélité », « justice », etc., et que our. ^{11U}*Ar-di* = assyr.-babyl. ^{11U}*Kellu* « (déesse de la) justice ».

- = *ina maš-ka-ni-šú bēli ana šarrāli¹¹ ašlakan^{an}-[šú]*, d'où s'ensuit que *ma-ni-* doit signifier aussi assyr. *bēlālu. manu-* signifie exactement « exister, subsister », adj. « existant », mais aussi « exister en maître », etc., d'où *ma-ni-* subst. « existence en maître, seigneurie ». — *be-di-* signifie « tout », ou, plus exactement, peut-être, « entier, accompli, parfait », et *bedi mani* veut dire non seulement « parfaite seigneurie », mais aussi simplement assyr. *māla bašū* (comme *bedi manu*)¹.
19. L. 25 : *e-'a¹¹ Hal-di-ni be-di GAR-ni qa-ab-qa-ri-li-ni e-'a ILU^{pl} GIMRU*, litt. « dans la protection (litt. « l'entourage ») de la parfaite seigneurie non seulement du dieu Hal-di, mais aussi (dans celle) de tous les dieux ».
- a. — *GAR-ni* = *mani-ni* (voir imméd. ci-dessus). Dans NIK : *Erivan*, 3, nous voyons aussi *GAR-û-e* = *ala-û-e* = *alusi* (assy. *bēlu*) (voir RA 45 [1951], p. 207)².
- b. — *qa-ab-qa-ri-li-ni*, cas avec *-ni* du subst. *qabqarili-* qui correspond approximativement à l'ass. *siḫirtu*. Voir Ts. : NHI, E, 52 : ^{ALU}*Pa-ra-la-ni ĀLU ŠARRU-nu-si qa-ab-qa-ru-lu-û-bi* « la ville de P., sa ville royale, je cernai » (ou : « je fis cerner ») ; CICH 21, pl. XIII = NIK. I, pl. IV : ^{BALU}*Lu-[hi-û]-ni-ni ĀLU ŠARRU-si a-li-û-i-e¹⁰ a-i-še a-i-ni-e-i qa-ab-qa-šû-la-du-ni¹¹ a-ru-ni^{ALU} Hal-di-še^m Me-nu-û-a¹² mIs-pu-û-i-ni-ḫi-ni-e* « la ville de L., sa ville royale, qui renfermait toute sorte de richesses (litt. de biens, d'avoir), a donné Hal-di à Menua, fils d'Išpuni » ; SAYCE 50, 21/22 : *iš-li-di ul-ḫu-di³ ALU Me-li-tè-a-ni qa-ab-qa-ru-li-ni* « j'(y) suis allé (et) l'enceinte de la ville de Melitène fut emportée », etc. — D'après tout cela, *qabqa-ru-* devrait signifier « (se) tourner », « (s')entourer » (ass. *saḫāru*) ; *qabqa-ru-lu-*, *qabqa-šu-lu-* sont des bases causatives ; *qabqa-šu-la-* est la forme part. pass. de *qabqa-šu-lu* ; de *qabqa-šu-la-* est formé *qabqa-šu-la-du-* litt. « faire contenir », « renfermer » ; *qabqa-ru-li-*, *qabqa-ri-li-*, formes passives, sont des noms signifiant : « encerclement, entourage » (de là « protection »), etc.
20. L. 26 : a. — *-û-i-e* (après IMMÉRU-) est particule enclitique qui signifie « aussi », la même que la particule d'appui *û-i/e* (voir RA 33 [1936], p. 138, 2).
- b. — *te-lu-ni* (var. *ti-lu-ni*) « il a mis, fixé ». *te-lu-* est évidemment apparenté à *te-ru-* qui signifie aussi « mettre, fixer » : voir RT XXIII, p. 146, 38/40 : *a-lu-še ti-ni-ni lû-li-e ma-si-e ti-ni te-li-i* « quiconque changera (mon) nom (et) mettra son nom ».
- c. — *a-lu-ke* « qui, que, lequel, lesquels, laquelle, lesquelles », pronom relatif (voir RA 32 [1935], p. 77 sq.).
- d. — *ar-di-ni* paraît avoir ici la signification de l'ass. *danānu* « résultat, rendement, fruit », etc. (comp. gr. δὲναιμας « valeur, contenu », etc. Pour *ardini* = *danānu* « force », voir RA 45, p. 199, 4).
- e. — *ḫu-ru-la-i* est part. pass. de *ḫu-ru-lu-* qui signifie « travailler », « cultiver », « labourer », etc. : voir CICH 145, pl. XXXVIII, l. 11/13 : ^{LU}*MĀRU-še^{ALU} Tu-uš-pa-i-ni-[še]* [*ḫ*]*u-ru-lu-ni i-si-i IRŠITIM^[TIM] [m]Ru-sa-ḫi-na-ka-i* « Les Tušpéens (our. sg.) ont (our. sg.) labouré

1. Les textes contenant *bedimani-* et *bedimanu-* sont à traiter spécialement.

2. *GAR-ni*, idéogramme avec le complément phonétique *-ni*, est la répétition de *mani-ni* de la l. 24, écrit phonétiquement (non *be-di-šâ-ni* du CICH !). Non seulement les mots, mais les formes verbales sont écrites quelques fois en ourartéen avec les idéogrammes : p. ex. CICH 19, pl. XI, 8 : ^{MATU}*Ba-ba-na-a HJ.GAR-bi* (non *ḫi šâ-bi* du CICH !) « le pays de Babana je mis en désordre » (= « je ruinaï ») (*SAI* 6167 : *bartu*) ; CICH 112, B₁, pl. XXVI, 33/34 : *a-ti-e-li* (pl. de *ali-*) ^{ŠARRU^{pl}} *ar-nu-i-a-li^m Di-a-û-ḫi-ni-e ŠI.ŠI.DÛ.MU* « les rois qui étaient litt. favorables (= alliés) au (roi des) Diauien(s), je vaincus » (ass. *ŠI.ŠI* = *abiktu*, *DÛ* = *šakānu*, *MU* l'indice de la 1^{re} p. du sg. = our. trans. prêt. *-bi* ; *ŠI.ŠI.DÛ.MU* = ass. *abikla-(šunu) aškun*, ou *ašlakan* = probablement our. *suidulubi* [Ts., NHI, E, 10, etc.]. (La leçon de GÖRZE [RHA [1936], p. 282] : *a-ti e-li LUGAL.MEŠ ar-nu-i-a-li¹ Di-a-û-ḫi-ni-e šî-šî-ni MU*, etc., est inacceptable : outre que le texte a *DÛ* et non *ni* (dans *ŠI.ŠI.DÛ*), on ne peut arracher aucun sens au passage, si on le transcrit comme GÖRZE).

3. *ul-ḫu-di* est la même forme que *ku-lu-di* (Kél. our., II, 36, 41), pass. de *ul-ḫu-du-* resp. *ku-lu-du-*. La même forme est *a-û-di* (CICH 145, pl. XXXVIII, l. 24) « a été mis en état » (de *a(i)u-du-*).

- toute la terre devant Rusařina » (comp. *ibid.*, l. 16). D'après cela, *hurulai* = litt. « ce qui est cultivé, travaillé, labouré », de là le subst. « labeur », « travail », et *ardini hurulai* = = litt. « résultat, fruit(s) du travail, du labeur » = « récolte ».
- f. — *ši-li gu-li* « rentré(e) (et) mis(e) (en dépôt) » sont formes passives (avec *-i /-e*) de *ši(u)-lu-* et *gu-lu-* « porter », « rapporter », « rentrer », etc., resp. « mettre », « déposer », « établir », « élever », « ériger », etc. — Pour *ši-ú-* voir ci-dessus, comm. 7 à la l. 9 b. Pour *gu-* (« poser » « mettre », etc.), voir *CICH* 145, pl. XXXVIII, l. 13 : *e-'a i-nu-si* 14. [*š*] *u-i-ni-i e-si gu-ni* « aussi ils ont (our. sg.) construit (all. an-gelegt) leurs lieux (our. sg.) d'irrigation » (litt. « du courant d'eau »); *ku-gu-* contient la même racine *gu-* : voir *CICH* 56, pl. XIX : ^{11u} *Hal-di-i-e* ^{2e} *ú-ri-e i-ni* ³ *pu-lu-si* ^m *Me-nu-a-se* ^{4m} *Iš-pu-u-i-ni-ši-ni-se* ⁵ *ku-ú-gu-ú-ni* « au dieu ħaldi, le seigneur, ce monument Menua, fils d'İšpuini, a érigé » (litt. « mis », « posé »), etc. *ardini hurulai šili guli* correspondrait ainsi exactement au français : « la récolte rentrée (et) mise en dépôt », etc.
- g. — *BALTU šú-ul-du-li-ni* « on doit amener vivants » (our. sg.). — Je transcris ainsi, car de *li-šú-ul-du-li-ni* du *CICH*, etc., on ne peut tirer aucun sens. *-šú-ul-du-* est apparenté au *nu-ul-du-* = ass. *re'û* I₂ (voir *RA* 45, p. 200, 2, et pour la forme ci-dessus comm. 7 à la l. 9 b; *RA* 30 [1933], p. 34, 16; GÖTZE : *RHA* [1936], p. 269 sq.).
21. L. 27 : a. — ^{11u} *ul-di-e* « vin », « vigne », « vignoble » (probablement aussi « raisin ») = ass. *karānu*. Our. *uldi* paraît être le même mot que le sumérien *geštin*¹.
- b. — *šú-ħé* « ici », « à cette place » : voir le comm. 9 aux ll. our. 23 = ass. 19 de la stèle de Kélichine (comp. Meh.-Kap., ll. 28, 29).
- c. — ^{11u} *Hal-di-e-ku-ú-e* « aussi à ħaldi ». — *ku-ú-e*, particule enclitique qui signifie ici « et », « aussi », « encore », etc. (Voir *RA* 33, n° III [1936], p. 139, 3; pour la signification *ku-i* « ou », voir Kél. comm. 11; voir aussi la traduction de la l. 27 du texte de Meh.-Kap.)
22. L. 28 : *ú-i gi-e-i iš-ti-ni ši-da-ú-ri* (< **ši-d(i)-a-gu-ri*, litt. « et un puits fut monté là (par eux) »). — *ú-i* particule de conjonction entre deux propositions. — Les formes *-u-r-i*, *-a-r-i* sont passives, comme FRIEDRICH, GÖTZE et moi-même l'avons supposé (voir ci-dessus, comm. à la l. 9 b). Alors Sid.-Topz. our. 21 : *ma-nu-ri* = ass. 20 : *a-lú-pur* doit signifier litt. « fut nourri (par moi) », quoique our. *manuri* pass. soit rendu en assyrien par une forme active. Voir ensuite : SAYCE 86, l. 7/8 : *qi-ú-ra-a-ni šú-li-e² ma-nu ú-i³ gi-e-i iš-ti-ni ma-nu-ri*, litt. « le terrain fut cultivé (= labouré) et la source y fut entretenue (ou : « faite », etc.) »; inscription d'Argišti, fils de Rusa, ll. 16-18 (non publiée, d'après une photographie) : *KI^{pl} qu-ul-di-ni¹ ma-nu ú-i² gi-i [ab]-si-i GIS.GAN ŠAMŠEU ul-di-ni* ^{18u} *[za]-ri [iš]-li-[ni] ma-nu-ri*, litt. « les terrains furent labourés et la source d'irrigation, le champ de blé, le vignoble (et) le jardin y furent entretenus (ou : « faits », etc.) »; *CICH* 10, l.

1. Le mot géorgien *kur-đen-i*, laze *'ur-đen-i*, *ur-đen-i* « raisin » paraît être aussi identique au sum. *geštin* et our. *uldi*. L'origine « caucasienne » de ceux-ci est possible. Mais l'étymologie du mot géorgien est inconnue, et sum. *geš-tin* litt. « arbre de la vie » est-il une vraie étymologie ou bien une *Volks-etymologie*? D'une réponse satisfaisante à cette question dépend la solution du problème de l'origine de ces mots. — En tout cas, il faut remarquer ici que les mots pour le « vin » : gr. *οἶνος*, lat. *vinum*, assyr. *īnu*, *hunu* « cep de vigne », etc., ne sont d'origine ni indo-européenne, ni sémite. On en suppose l'origine méditerranéenne ou pontique (voir E. BOISACQ : *Dict. étym. de la langue gr.*, p. 691 sq.). Or « pontique » peut signifier ici difficilement autre chose que « géorgienne ». En effet, nous avons géor. *gvino-* (< **vino-* < **[g]vin-av-*) « vin » (mégr. *gvin-i*, arm. *gin-i* [mot arm. non-indo-européen], etc.), géorg. *vaz-i* « cep de vigne », *ven-až-i* (forme du pl.) « vignoble », mots purement géorgiens, non empruntés aux autres langues.

2. A remarquer ici l'alternance de *šú-li-e* et *qu-ul-di-ni*. — *qu-ul-du-* probabl. = ass. *eršú*, *qu-ul-di-ni* = ass. *eršú*.

3. *ú-i ...ma-nu-ri* « nicht vorhanden », etc., de FRIEDRICH et GÖTZE (voir *WZKM* 47 [1940], p. 194 et sq., resp. *RHA* [1936], p. 267 et sq.) est à écarter, — jamais *ui* ne peut être une « affirmative negation », une négation en général.

(pl. XLII) : ^m*Iš-pu-ù-i-ni-iš* ^{mlu}*Sar₅-dur₆-h_i-ni-še* *BĪTU i-ni ši-di-ši-lú-ni i-nu-ki ba-du-si-ni ú-i* (non *s[u-ú]-i* du *CICH* !) *gi-e-i ši-da-gu-ri* « Išpuini, fils de Sardur(i), a construit cette maison pour sa demeure et a fait monter un puits (litt. « et un puits fut monté [par lui] ») ; Ts. : *NHI*, E, 41/43 : ^m*Ku-uš-la-áš-pi-li ŠARRU* ^{matu}*Qu-ma-ḥa-al-ḥi-e a-ni-ia ar-du-ni ma-nu ú-i a-i-ni-i ŠARRU iš-li-ni uš-lú-ri*, litt. pass. « K, roi du pays de Q., qui n'était pas fidèle, et tous ceux (qui étaient) avec le (dit) roi, furent mis en ordre (par moi) » (litt. « corrigés »), act. « je les ai mis en ordre, corrigés » ; *NIK*, XXIV, pl. XI, ll. 4/5 : *qi-ra-ni ši-ra-ba-e ma-nu ú-i a-i-ni-i iš-li-ni a-i-u-ri* « le terrain fut ensemencé (?) et tout y a été mis en état » ; *CICH* 149, pl. XXXIX, obv. : ³⁶*ĀLU ABNU.IMERU-ni-a a-su-ni-[e]* ³⁷*MĀTU Qu-ri-i-a-ka-a gi-e* ³⁸*IRŠITU^{pl}* *qu-ul-di-i-ni ma-a-n[ú]* ³⁹*ú-i gi-e-i ab-si-e-[i]* ⁴⁰*EQLU* ^{gis šam}*ŠĒU* ^{gis}*KARĀNU za-a-ri* ⁴¹*iš-li-ni ma-nu-ri ú-i PAL[GU]* ⁴²*iš-li-ni a-ga-a-ú-ri* « aux PORTES² (?) (our. sg.) de la ville de ABNU.IMERU-ni (et) dans le pays de Q. la source pour les terrains qui étaient à labourer et la source pour l'irrigation des champs (our. sg.) de blé, des vignobles (our. sg.) (et) des jardins (our.) y fut entretenue (= litt. « fait ») et un canal y fut conduit » ; Ts. : *NHI*, G, ³⁶*nu-na-bi* ^m*Mu-ri-i-ni-ni* ³⁷*[m]A-bi-li-a-ni-ḥi šá-tú-a-li* ^{mlu}*Sar⁵-du-ri-ni-li* ³⁸*ku-ri-li su-lu-uš-i-bi ši-lu-a-di ma-ku-ri³*, etc. « Murini, roi des Abilianiens, vint, il embrassa les pieds de Sarduri, il se jeta sur (sa) face (= il se prosterna), je le fis se relever (litt. il fut relevé) », etc. ; Ts. : *NHI*, D : ¹⁹*III* ^{AMELU}*BEL-PAĪĪĀTE^{pl}* *šú-ku-ri* ²⁰*ma-nu-li III-a e-ir-ši* ²¹*uš-ti-ib-le⁴* *za-du-ú-bi* « aux trois gouverneurs qui étaient installés (et) résidaient à trois places (our. sg.), je fis des ordres » (our. sg.) ; Ts. : *NHI*, F : ¹⁵*i-e-še* ^{AMELU}*a-si^{pl}-ni ku-ú-li* ¹⁶*ú-i-e a-i-ni-e-i* ^{AMELU}*BĒL-PAĪĪĀTE^{pl}* *šú-ku-ú-ri ma-nu-ú-ri* « j'ai levé (mes) troupes et tous ceux (our. sg.) qui étaient stationnés sous (le commandement des) gouverneurs (et) entretenus ». — Pour la forme *-a-ri*, voir *ip-ḥa-ri* (ci-dessus, comm. 15 à la l. 22) subst., qui est un participe passif de *ip-ḥu-ru-*, et *CICH* 13, pl. IV-V : ⁴⁰*[h]a-am-ni* ^{AMELU}*[ú]-e-di-a-ni* ^{pl} ⁴¹*qar-me-ḥ/ḥi(?) a-ši-ni-e-i* ⁴²*[ALU]Tu-uš-pa-a BĀ[BU] ma-a-nu* ⁴³*i-ni-ni gu-ur-da-a-ri* « les meilleures des gens (et) une ... (?) partie des richesses (our. sg.) qui étaient devant les portes (our. sg.) de la ville de Tušpa, furent amassées (?) là(-dedans) (*gu-ur-da-(a)-ri* de *gu-ur-du-ru-*, etc.)⁵.

1. Non « kein Brunnen war [bisher] angelegt worden », comme chez FRIEDRICH (*op. cit.*, p. 193).

2. *asu-ni* est-il le mot our. pour « porte » (= ass. *abullu*, *bābu*) ? Voir *CICH* 31, pl. XLV-XLXI, 13/14 ^{mlu}*Ḥat-di-i i-a-ra-ni ši-di-iš-lú-ni* ^{ALU}*Še-be-le-ri-a a-su-ni* « il a construit une demeure de Ḥaldi aux PORTES (?) (our. sg.) de la ville de Šebeteria ».

3. *ma-ku-*, *ma-ku-lu-* = assyr. *zaqāpu*, *šaqaḫpu* « planter », « ériger », « élever », « relever », « dresser », « monter », etc. Voir *ZDMG* 58 [1904], p. 815 et suiv. : ¹*[m]Ar-giš-li-še* ²*Ru-sa-ḥi-ni-še* ³*gis ŠIKKATI^{TI}* *ma-ku-lu-[ni]* ⁴*i-nu-ka-a-ni* ⁵*e-si-ni-ni* ⁶*Gī-lu-ra-a-ni-e* ⁷*gis QISTU-ni-ka-i* ⁸*pa-ri* ^m*Iš-pi-li-ni* ⁹*Ba-lú-ḥi-ni-ni* ¹⁰*GIS.NU.ŠAR-ni-di* IX-C + L *DIŠ.KŪ[Š]* « Argišti, fils de Rusa, a planté les piquets dans son domaine à partir du Bois de Gilurani jusqu'au verger de Batuhini à la longueur de 950 pas (?) » (*KŪŠ* : ass. *ammātu* « coudée », ici « grande coudée » = « pas » (?)).

4. *uš-ti-ib-le(e)* paraît être la graphie phonétique de *ṬUPPU-le(e)* qui signifie non seulement « stèle », « table écrite », « inscription », « document écrit », « bref », « lettre », « communication écrite », « ordre », « liste », etc., mais aussi « contrat », « convention », « jugement (rendu) », etc. Voir p. ex. *NIK*, XVIII, pl. XXXI : ²*i-e-še i-ni-lt e-ba-ni-li* ³*šú-si-ni-e uš-ti-ib-li-ni ma-gu-ú-la-ni bu-ra(-)áš-tú-ú-li* « j'ai assujéti ces pays entiers par un contrat conclut » (*ma-gu-la-* pass. de *ma-gu-lu-* « fixer », « régler », etc.). — Toute autre traduction de ce passage, proposée par moi avant, est à écarter.

5. Quant à *gi-e-i* « puits », « source », « bassin », ass. *naqbu*, *bēru* et *bērlu*, *būru* et *būrlu*, etc. (voir *RA* 32 [1935], p. 63, n. 1), nous croyons aussi maintenant que KING : *BBS* VI, II, 41 : ^{mlu}*Adad bēl naq-bi (ú zu-un-ni)* « Adad, seigneur des sources et des pluies », et *Bericht*, n° 126 : ^{mlu}*Te(i)šeba-a BĒLU gi-e* « au Teišeba, seigneur de(s) source(s) » nous donnent le droit d'attribuer à ce mot les dites significations, quoique *bēl naqbi* soit aussi l'épithète de Marduk, Ea (ENKI), etc. Cela est bien confirmé par les autres textes. Voir p. ex. *CICH* 71, pl. LXI, 2/5 : ^m*Me-i-nu-ú-a-še* ^m*Iš-pu-ú-i-ni-ḥi-ni-še i-ni-i gi-e za-du-ni* IX.C *a-qar-qi iš-li-i-ni* « Menua, fils d'Išpuini,

23. L. 29 : *a*. — *bur-ga-na-ni* « palais », « château fort », etc. — Voir Kél. comm. 7 aux ll. our. 20 = ass. 17.
- b*. — *a-še IŠU^{pl}-û-i al-di-ni-e gu-du-û-li* « quand on mettra en dépôt les fruits (our. sg.) des arbres ». — *b*. Pour *a-še* voir RA 33 [1936], p. 142, IV.
- c*. — *IŠU^{pl}-û-i* génit. du pl., *-u-i* étant var. de *-û-e*, indice du génit. du pl.
- d*. — *al-di-ni-(e)* peut signifier ici difficilement autre chose que « fruit », « fruit des arbres », ass. *hanibu*.
- e*. — *gu-du-û-li* forme passive, employée pour le présent-futur, de *gu-du-lu-* (voir ci-dessus, comm. 19 à la l. 26, *f* et comm. 7 à la l. 9).
24. L. 30 : *a*. — *TAK* « on doit immoler ». — Cet idéogramme (pour *tabāhu*), répété trois fois dans les ll. 30 et 31, avec la variante *ur-pu-û-a-li* (II : 60, 61, 62), correspond à la forme passive *ur-pu-û-e* de la l. 4 du texte (voir comm. à cette l.). Ce même idéogramme avec le complément phonétique *-e* nous avons dans le CICH 80, pl. XX, 7 : *TAK-e = urpu-e*. *ur-pu-e* signifie litt. « il doit être immolé » (ou, en général, « sacrifié »). La variante *ur-pu-û-a-li* est probablement le pl. du pass. : *ur-pu-û-a-* part. pass. + *-li*, indice du pl., car le sujet (3 moutons) en est au pl., et est à traduire litt. « doivent être immolés » (voir là-dessus l'avis de GÖRZE : RHA, fasc. 24 [1936], p. 276, III). — Une autre forme pour *ur-pu-e* est *ur-pu-li-ni* (forme aussi passive avec *-ni*) que nous trouvons souvent dans les textes : CICH 16, pl. VI, 4/5 : *ALPU^{lu} Hal-di-e ur-pu-û-li-ni* « un bœuf doit être immolé à Haldi », etc.
- b*. — *a-še IŠU^{pl}-û-di la-nu-li* « quand on fera la vendange ». — *la-nu-* signifie très probablement « tailler », « couper », *IŠU^{pl}-û-di la-nu-* « couper (les grappes de) raisin », « faire la vendange », « vendanger ». *la-nu-* a, de même, la signification de « tailler », « graver », « engraver », « écrire », comme nous le montre NIK. : *Erivan* 10-12 : *ši-šû-li¹ la-na-ni-ni² mAr-giš-li-e-i³ Sar₅-du-ri-e-i li-ni e-si-ni le-ir-di-la-ni-ni²* « (il) doit faire respecter (litt. tenir haut, en honneur) le nom écrit (litt. « [en]gravé ») d'Argišti (et) de Sarduri, mis à (ce) lieu ».
- c*. — *a-še IŠU^{pl}-û-di me-šû-li* « quand on fera le vin ». — La racine *-šu-* signifie « faire ». C'est pour former les formes causatives qu'elle est employée souvent, comme, p. ex., *ha-šû-* « faire prendre », « faire emporter » (Kél. our. 33 = ass. 33), etc. Voir ensuite : ¹[^{lu}]Hal-di-ni-ni ²al-su-i-ši-ni ³mAr-giš-li-ši-ni ⁴mAr-giš-li-ši-ni-še ⁵i-ni 'a-ri³ šû-û-ni ⁶N.M + VI.M + III.C

a fait ce bassin avec la capacité de 900 *aqarqi* », etc. (Voir FRIEDRICH : WZKM 47 [1940], p. 187 et sq.). — L'avis de GÖRZE (RHA [1936], pp. 181 et suiv.) *gi-e-i indéfinite* est inacceptable. En effet, SAJCE 44 : ¹a-lu-še *gi-e-i i-nu-ka-ni* ²e-si-ni-ni *ši-û-li-i-e* ³a-û-i-e-i *ip-lû-li-i-e* (op. cit., p. 181) ne peut signifier que : « quiconque le bassin litt. emportera (= déplacera) de cet (ou : son) endroit (et) détournera l'eau », et CICH 112, B₁ (pl. XXXVI), l. 22, porte : *me-e-še e-si-ri-i-[e]* (« tribut pesant lourd ») et non *me-e-še e-si gi-i-e*, comme chez GÖRZE (RHA [1936], p. 276). Ni *gie*, ni *au(i)* n'ont rien à faire avec *indéfinites*.

1. Il est intéressant de citer ici la longue signature du roi d'Ourarû Argišti, fils de Rusa, contenant le verbe *ši-û-* (dont la forme causative est *ši-šû*) : CICH, pl. XXXIX, rev. ²⁸Hal-di-ni-ni *uš-ma-ši-i-ni* ²⁹mAr-giš-li-ni ³⁰Ru-sa-hi ³¹SARRU DAN.NU ŠABRU MĀTU *Bi-a-na-û-e* ³²Hal-di-e-i ³³AMĒLU *bu-ra-ni* ³⁴AMĒLU *si-e mu-û-ši* ³⁵AMĒLU *NISU^{pl}* ³⁶Hal-di-ni-ni *ba-û-ši-ni* ³⁷GIŠ *UAT^{pl}TU* *š[i]-û-a-i* *ABU-ni-ni* ³⁸š[i]-û-i *gu-û-nu-û-[uš]* *[a]-ni-[a]* *di-e-ra-si-i-ia-ni* « par le soutien de Haldi, (moi), Argišti, fils de Rusa, roi puissant, roi du pays de Biāna, serviteur de Haldi, pasteur fidèle des hommes, par la parole de Haldi tenant haut le sceptre des pères (our. adj.) (comp. ass. *nāš*, *tāmeh* ³⁹haḥu, etc.), et qui ne craint pas l'opposition » (Comp. Sid.-Topz. our. 24-27 = ass. 23-26). — Voir aussi RT XXIII, p. 146 : ²¹gi-e ²²[a]-še *ME^{pl}* *e-ši-a ši-û-li*, etc., « quand on montera l'eau du réservoir en abondance », etc. — Il s'en suit que *ši-û-* = ass. *alū*, *alū* II₁, *ši-šû-* = d^o III₁. — Pour *e-šī-a*, voir ci-dessous, comm. 24 à la l. 31 *c*.

2. *la-na-ni-ni* est le part. pass. de *la-nu-* (*lana-(i)-ni-* ; comp. *lera-i-ni-* de *le-ru-*), de même, *le-ir-di-la-ni-ni* (*le-ir-di-la-ni-* de *le-ir-di-lu-*).

3. Il s'agit bien ici d'une construction : voir NIK., XIX, pl. XIV, 3 : ¹Ru-sa-še ²E-ri-[*me-na-ḥi-ni-še*] ³i-ni *BĪTU^{pl}-a-ri* [*šû-û-ni*] ⁴IM + IV.C + XXXII *ka-[pī iš-li-ni]* « Rusa, fils d'Erimena, a construit cet 'ari de 1432 *kapi* de superficie » ('ari, ⁵BĪTU^{pl}ari = ass. *apmānu* ?).

⁷*ka-pi* ¹*iš-li-ni* « par la grandeur de Haldi, Sarduri, fils d'Argišti, a fait cette habitation (?) de 16.300 *kapi* de superficie » (d'après une photographie). -*šu-* peut être précédé de différents éléments (racines verbales, préverbes) : NUK. XII, pl. XX, I : ^{11U}*Hal-di-e BĒLU.KISSATU i-ni BITU* ^{2mLU}*Sar₅-du-û-ri-i-še* ^{3m}*Ar-giš-li-ḫi-ni-še* ⁴*ši-di-iš-lū-ni* e-²a ^{51U}*Hal-di-ni-li BĀBU-li* ⁶*ba-du-si-e ku-šū-û-ni* « au Haldi, seigneur du monde, ce temple Sarduri, fils d'Argišti, a construit et aussi les portes de Haldi pour la demeure (de celui-ci) il a fait », où nous avons le verbe *ku-šū-* ; CICH 56, pl. XIX, 24 : *a-še* ^{15U}*ul-di le-šū-li-e* « quand on fera le vin », où nous avons le verbe *le-šū-* ; enfin, -*šū-* précédé de *me-* nous avons aussi RT XXIII, p. 146, l. 35 : *a-lu-še IRŠITIM* ^{13m}*me-pu-li-i-e* « quiconque (l')enfouira dans la terre », etc.

25. L. 31 : *a*. — *KARĀNU me-ši-i-û-li-ni* « on doit (leur = aux dieux) apporter le vin » (pour faire les libations). Nous avons ici le verbe *ši-û-* précédé de l'élément *me-* (comme *me-šū-*, voir ci-dessus). *ši-û-* sans cet élément signifie aussi « apporter », « emporter », voir, p. ex., Ts. NIII, F, 9/10 : ¹*a-še* ²*lu-tū* ³*iš-li-ni-ni ši-û-bi* ⁴*Bi-a-i-na-i-di* « les hommes (et) les femmes j'ai apporté (= emmené) de là au pays de Biaina » ; ibid., C, 32 : ¹*a-še* ²*lu-tū ni-ir-bi di-id-gu-ši iš-li-ni-ni ši-û-bi* « les hommes (et) les femmes (our. sg.), l'argent (et) le cuivre j'ai emporté de là », etc. — L'intransitif de *ši-û-* est *ši-a-* litt. « se porter » : voir, p. ex., Ts. NIII, E, 53 : *ši-a-bi ka-û-ki*, « il vint (litt. « se porta ») devant moi », « Pour *ši-a-bi* > *ši-i-bi* > *ši-bi* « il se porta », « il s'enfuit », voir ibid. : F, 27, etc.

b. — *me-i* signifie litt. « et », « encore », aussi « alors » (= ass. *-ma* « alors »). Jamais *me-i* et *ui* ne peuvent être des particules négatives comme le pense GÖRZE (*RIIA* [1936], fasc. 22/23, II et III). On ne peut comprendre, p. ex., le sens de notre passage ici, si on tient *me-i* pour une particule négative, et on peut citer encore RT XIII, p. 146, ll. 42-47 : ^{11U}*Hal-di-še* ^{12U}*ADAD-še* ^{13U}*SAMAS-še* ^{14U}*ILU-še* *me-i li-i-ni me-i ar-mu-zi-i me-i zi-il-bi-i qi-û-ra-i-di* ²*ku-li-e-lū-û-ni* pour s'en convaincre, car our. *ku-lu-* signifie ass. *ḫalaqu*, comme nous savons de la stèle de Kélichine. Il est bien difficile de traduire ce passage autrement que : « puissent Haldi, Te(i)šeba, Šiuini (et) les dieux supprimer sur² la terre² et (son) nom, et (sa) racine (?), et (sa) semence ». En général, on ne peut tirer aucun sens satisfaisant des passages des textes qui contiennent *me-i* et *u-i*, si on attribue à ceux-ci la signification des particules négatives³.

c. — *e-ši-* paraît signifier ass. *nuḫšu* ou *tuḫdu* « richesse », « abondance », etc. Voir CICH 22, pl. XIV : ¹*[Hal]-di-ni-ni uš-ma-ši-n[i]* ²*[i]-û* ³*Me-nu-a-še* ⁴*Ir-ku-a-ḫ[i]* ⁵*[MĀTU-ni]* ⁶*i-û* ⁷*Lu-ḫi-û-ni-ni KASĀDU-ni* ⁸*[-z]i-ir-ḫi-ni i-ni e-si* ⁹*[Me]-nu-a-še e-ši-ni-ni du-ni* « par le soutien de Haldi, quand Menua a vaincu le pays du roi des Irkuéens (et) quand il a (conquis) la ville de Luḫiuni, le resp. la ... de cet endroit Menua a mis en abondance » ; voir aussi ci-dessus, comm. 23 à la l. 30, n. 1 : *gi-e [a]-še MĒ* ¹⁰*e-ši-a ši-û-li* « quand on montera l'eau du réservoir en abondance ».

d. — *me-ši-el-mu-še* ne peut signifier, d'après ce qui précède, que « plénitude » = ass. *ḫegallu*.

1. *kapi* est mesure de superficie, il en est une unité, mais nous n'avons aucune donnée pour savoir sa correspondance à une unité de mesure de surface assyro-babylonienne. On peut dire la même chose de *ḫirusi* et *aqarqi* our., petite et grande unités de mesure de capacité.

2. Le suffixe *-di* qui signifie loc. « sur », dir. « à », « vers », « pour », signifie aussi « contre », ce qui nous permet de traduire enfin plus correctement le passage connu dans les textes ourartéens : p. ex., CICH 112, A 2, pl. XXVII : ^{15ALU}*Ir-pu-û-ni-ni ši-i-di-iš-lū-û-bi-e* ^{16MATU}*Bi-i-a-i-na-a-û-e uš-ma-a-a-še-e* ^{17MATU}*lu-lu-i-na-û-i na-a-pa-a-ḫi-i-a-i-di* « j'ai construit la ville (= forteresse) d'Irpuni pour le soutien du pays de Biaina (et) contre les agressions (our. sg.) des pays ennemis ». Enfin, on peut constater dans les textes une autre signification de *-di* : « en ». Voir, p. ex., Ts. : NIII, F, 2-3 : *ḫu-ti-a-di* ^{18U}*Hal-di-e-di BĒLU-di* ^{19U}*Te(i)šeba-di* ^{20U}*Šiuini-di*, etc., « je me confiai en Haldi, le seigneur, en Te(i)šeba (et) en Šiuini », etc., d'où nous gagnons aussi le mot our. *ḫu-ti-a-*, « se confier », ass. *takālu* (*ḫu-ti-a-di* = ass. *alkal* [avec *ana* = our. *-di*]).

3. Pour *u-i*, voir les textes avec cette particule, cités au-dessus.

Nous rencontrons des expressions pareilles dans les textes assyriens assez souvent : voir, p. ex., KING : *Annals*, p. 166 : *nuḫṣu ṭu-uh-du u hegallu ina māli-sū ṭu-kin* (Asur-našir-pal, limestone, 12) « qu'il puisse établir dans son pays la richesse, l'abondance et la plénitude », etc. — Ou bien faut-il lire *e-ši, me-ši, el-mu-še*? Alors *meši* serait ass. *ṭuḫdu* et les trois mots our. correspondraient exactement aux trois mots ass. *nuḫṣu, ṭuḫdu, hegallu*.

e. — *ma-a-nu-ū-ni* « s'établira », pl. « s'établiront » (litt. « sera », pl. « seront », « sera existant », pl. « seront existants »). — *ma-nu-* signifie litt. « étant », « existant ». Il correspond approximativement, comme nous l'avons dit déjà plus haut, au permansif assyrien et peut être employé comme présent-futur et comme prétérît du verbe *manu-* « être », « exister » : voir, p. ex., Ts. *NHI*, A, 14 : *ĀLU ŠARRU-nu-si^m A-bi-a-ni-i-ni-i a-gu-nu-ni ma-nu gu-nu-sá-á ḫa-ú-bi* « la ville royale de A., qui était fortifiée, j'ai conquis dans la bataille ». Ici *manu* est au sg. sans *-ni*, se contentant de *-ni* dont le mot précédent *a-gu-nu-* est pourvu (*agunu-ni*). Par contre, *ma-a-nu-u-ni* de Meh.-Kap., sg., est pourvu de cet indice, et nous en avons aussi la forme au pl. avec l'indice *-li* : voir Ts., *ibid.*, 7 : *ĒKALLU^{pl} a-gu-nu-ni-li ma-nu-li gu-nu-sá-a ḫa-ú-bi* « les palais qui étaient fortifiés, j'ai conquis dans la bataille ».

NÉCROLOGIE

C'est sous le signe d'un triple deuil dans la famille assyriologique que s'ouvrit à Cambridge le XXIII^e Congrès international des Orientalistes. En quelques semaines sont morts, entre juin et août, Henri FRANKFORT à Londres, G. P. T. WINCKWORTH à Cambridge et le P. Anton DEIMEL à Rome.

Henri FRANKFORT était né à Amsterdam en 1897. Il avait fréquenté les Universités de sa ville natale, puis de Leyde et de Londres et enfin la *British School of Archeology* d'Athènes. Il fouilla en Égypte, de 1925 à 1929, puis surtout en Iraq où, comme Directeur, il mena les fouilles de la vallée de la Dyala pour le compte de l'*Oriental Institute* de l'Université de Chicago, de 1929 à 1937. Il fut successivement professeur d'Archéologie orientale à l'Université de Chicago, puis au *Warburg Institute* de l'Université de Londres. Outre les comptes rendus de fouilles publiés dans les collections de l'*Oriental Institute* de Chicago (*OIC* 13, 16, 17, 19, 20 ; *OIP* 43, 44, 60), il laisse de nombreux ouvrages d'archéologie parmi lesquels : *Studies in Early Pottery of the Near East* (2 vol. 1924-1927) ; *Cylinder Seals* (1939) ; *Kingship and the Gods* (1948), traduit chez Payot sous le titre *La royauté et les dieux* (1951) ; *The Birth of Civilization in the Near East* (1951). Un article posthume, « The Ancient Near East » figure dans le fascicule *Orientalism and History*, édité par D. SIMON pour le Congrès de Cambridge. Enfin un important ouvrage, qu'il a eu le temps de réviser avant sa mort, est actuellement sous presse. Tous ceux qui l'ont connu, si plein de vie et de gentillesse, ne peuvent croire à cette mort brutale et prématurée qui les prive à la fois d'un ami et d'un collègue charmant et d'un savant dont on pouvait attendre encore beaucoup.

Chauncey WINCKWORTH était depuis plus de vingt-cinq ans maître de conférences en Assyriologie à l'Université de Cambridge. Il avait participé comme épigraphiste à la 9^e saison de fouilles à Ur en 1930-31. De santé fragile, il s'était consacré à l'enseignement, et chacun sait qu'il était toujours prêt à mettre son savoir au service des étudiants.

Universellement connu des assyriologues pour ses nombreux ouvrages, le P. Anton DEIMEL, S. J., était né en 1865 en Westphalie. Il fit toute sa carrière comme professeur d'Assyriologie à l'Institut biblique pontifical à Rome où il avait été nommé en 1909. C'est lui qui fonda la revue *Orientalia* en 1920 où il publia de nombreuses études. Travailleur acharné, l'assyriologie lui doit surtout la série des *Šumerisches Lexikon*, le *Pantheon Babylo-nicum* (1914 et 1950), *Die Inschriften von Fara* (1922-24), deux éditions de la *Šumerische Grammatik* (1924 et 1939), *Šumerische Tempelwirtschaft zur Zeit Urukaginas und seiner Vorgänger* (1931), *Das Šumerische Verbum* (1935), sans oublier les manuels suméro-accadiens qu'il avait composés à l'usage des étudiants.

LA RÉDACTION.